

Se défendre. Une philosophie de la violence, d'Elsa Dorlin,
Paris, France, La Découverte, 2017, 252 p.

Priscyll Anctil Avoine

Volume 39, numéro 3, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1072091ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1072091ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Anctil Avoine, P. (2020). Compte rendu de [*Se défendre. Une philosophie de la violence*, d'Elsa Dorlin, Paris, France, La Découverte, 2017, 252 p.] *Politique et Sociétés*, 39(3), 215–217. <https://doi.org/10.7202/1072091ar>

Se défendre. Une philosophie de la violence, d'Elsa Dorlin, Paris, France, La Découverte, 2017, 252 p.

Quels corps peuvent se défendre de la violence ? Qui accède aux armes pour défendre son corps ? Décadrer et désarticuler notre compréhension de la violence et l'autodéfense : tel est le but de l'ouvrage *Se défendre. Une philosophie de la violence* de la philosophe Elsa Dorlin (Université Paris 8). Entamant le prologue sur « ce que peut un corps », elle y propose une philosophie de l'autodéfense des corps marginalisés, qui prend sa source non pas dans la loi, comme dans la tradition philosophique occidentale, mais plutôt dans le muscle, ce qui déplace toute la logique de compréhension de la violence dans la pensée politique (p. 15).

Dorlin propose une « histoire constellationnelle de l'autodéfense » (p. 16), c'est-à-dire une généalogie critique tenant compte de l'opposition entre l'héritage juridico-politique sur la légitime défense et les « éthiques martiales de soi » qui sont plutôt le fait des mouvements sociaux. Cette généalogie est celle de l'histoire des corps expulsés, réduits à la violence. Elle interroge le dispositif de pouvoir qui maintient la notion de défense comme étant un privilège de certains : la légitime défense est permise pour certains corps et refusée pour d'autres. Ce sont des corps indéfendables.

L'autrice critique la philosophie politique moderne, où le droit à la violence est autorisé par certains corps, pour la préservation du corps propriétaire. Qui n'est pas propriétaire n'est pas un corps défendable pouvant accéder à la légitime défense. Résolument féministe dans son approche à l'autodéfense, l'autrice prend ses sources intellectuelles dans les courants afro-américains, mais aussi chez Judith Butler et Frantz Fanon. Elle explore la violence comme une *praxis* absolue où le sujet est transformé par cette violence. C'est dans la violence que se forme le pouvoir d'agir du sujet, le sujet toujours « hors de soi » : à la Butler, la violence est intimement liée à la formation du sujet, alors que pour Fanon, la violence devient

une *praxis* de libération. Ainsi, c'est grâce à l'autodéfense que les corps indéfendables se réapproprient le statut de sujet.

Dès le prologue, le ton politique de l'ouvrage est donné où le lectorat se trouve devant deux scènes : d'un côté, la description de la torture de Millet de la Girardièrre qui, en se défendant, n'est que davantage torturé en raison du dispositif corporel qui l'empêche de lutter pour sa survie ; de l'autre côté, Rodney King qui, s'étant défendu, est devenu indéfendable par son corps racisé, maîtrisé par les forces policières. Ce sont ces « deux logiques d'assujettissement, convergent vers une même subjectivation malheureuse, qu'il est question de saisir dans ce livre, face à une technologie de pouvoir qui n'aura jamais autant investi cette logique défensive pour assurer sa propre perpétuation » (p. 14). Le corps est donc au cœur de l'ouvrage : c'est à travers celui-ci que cette recension se tisse.

Le corps désarmé. Ce chapitre aborde l'échafaudage politico-juridique de « contrôle des corps armés », qui rend monopolistique la possibilité d'être armé. La modernité politique eurocentrée a impliqué une redéfinition de ce que signifie « se défendre » (p. 23) et l'imposition d'un système martial qui vise à maintenir les corps désarmés et à étouffer toute forme de résistance. Cela « institue une ligne de partage entre les sujets qui sont propriétaires d'eux-mêmes » et « les esclaves qui ne s'appartiennent pas » (p. 26). Le corps subalterne est désarmé, corporellement, subjectivement : il est mis hors citoyenneté, sans défense, dématérialisé.

Le corps défensif. Ce chapitre expose les enjeux de l'accès aux savoirs martiaux. Dorlin s'interroge sur l'autodéfense féministe qui « instaure un rapport au monde, une autre façon d'être », en « ravivant les muscles, en exerçant un corps qui habite, occupe la rue, se déplace, s'équilibre » (p. 58). Elle oppose cette autodéfense à la norme, patriotique et capitaliste, d'une position de féminité « sans défense » (p. 63).

Le corps combattant. Partant d'un ancrage analytique dans les ghettos nazis,

ce chapitre expose que la « défense d'un soi déjà en partie condamné » contre la « thanatoéthique », soit « l'ensemble des pratiques qui investissent la mort comme instance restauratrice des valeurs de vie » (p. 65-68). Le corps en combat devient le seul moyen de survie pour les communautés. L'autrice montre que la technique de combat rapproché du Krav Maga devient la base d'une « politique stratégique militaire d'une plus grande ampleur » (p. 77) qui soutient Israël dans son exportation de la « sécurité » et, donc, dans une « culture de la défensive » (p. 79). Le corps devient l'arme létale : « la chimie de la peur » transforme le corps défensif en corps offensif. C'est dans cette mécanique répressive, utilisant le discours sur la *défense de soi*, que l'État d'Israël légitime son « droit à la violence et à la colonisation » (p. 81).

Le corps « propre ». Dorlin reprend les conceptions de l'autodéfense moderne telles que théorisées par les philosophes Thomas Hobbes et John Locke et montre comment celles-ci sont associées à la préservation de soi et à la notion de propriété : il y a « ceux qui possèdent leur corps en propre et ceux qui en sont par nature dépossédés » (p. 87). Le corps « propre », ou « le corps à soi », devient ainsi le fondement de toute autre « propriété » et, donc, institue le corps comme sujet ou non du politique. C'est le « schème de la subjectivité moderne dominante » qui établit la conservation et le droit comme des privilèges liés : la « propriété préexiste donc à l'action de se conserver » (p. 90). Les sujets subalternes sont dépossédés d'eux-mêmes, permettant le maintien de l'ordre, du « légitime » et de « l'illégitime », ce qui amène l'autrice à analyser la culture du vigilantisme aux États-Unis.

Le corps « non blanc ». Ce chapitre analyse le rapport du féminisme à l'impérialisme et au racisme – aux corps « non blancs » – soulignant que la « « défense des femmes » demeure un motif récurrent des systèmes et dispositifs racistes » (p. 115). En référence aux guerres menées en Irak et en Afghanistan, Dorlin montre comment le narratif du patriotisme états-unien a utilisé la rhétorique sur la défense : « nos femmes »

sont maintenant celles qui nous défendent de « ces hommes » (p. 117). La défense de la nation est incarnée dans les soldates tortionnaires, émasculant l'ennemi à Abu Ghraib : c'est la figure de la justicière, au service d'une norme hégémonique de « virilité chrétienne, blanche et capitaliste » (p. 118).

Le corps racisé. La dichotomie entre l'autodéfense jugée « légitime » et la violence des populations noires, jugée « illégitime », est au centre de ce chapitre. Partant du *Black Power* et de l'ouvrage *Negroes with Guns* de Robert F. Williams (1962, Marzani & Munsell), Dorlin montre que cette philosophie défie l'idée individualiste et la tradition de l'autodéfense entendue comme propriété. La violence défensive devient l'ultime rempart insurrectionnel pour la survie du corps racisé : c'est la « philosophie de l'action violente » de Fanon (p. 127) et « l'émergence d'une sémiologie des corps en lutte » (p. 135).

Le corps en lutte. Ce chapitre aborde, d'une part, l'intersection entre le sexe et la race dans les luttes des minorités sexuelles dans les années 1960-1970 où s'instaurent des systèmes de sécurité citoyenne sous une norme de la « masculinité gaie blanche » (p. 143). D'autre part, il mobilise deux exemples sur la défense. Premièrement, le récit du double viol de Jude Jordan comme paradoxe de la défense de soi : violée par un homme blanc, elle mobilise la race comme rage autoprotectrice ; violée par un homme noir, la rage de la race l'a paralysée. C'est le résultat des failles du féminisme et de l'antiracisme. Deuxièmement, le jeu vidéo de Suyin Looui *Hey Baby!* où la femme armée se bat contre le sexisme en répondant à la violence par la violence, à force d'impliquer le massacre d'agresseur à répétition, finit par reproduire la logique néolibérale de l'autonomie, du « pouvoir de » (p. 155) et, donc, de la « responsabilité » de la femme elle-même contre ses agresseurs. La défense finit par être assimilée à l'arme.

Le corps résilient. Reprenant le roman d'Helen Zahavi, *Dirty Weekend* (2000, Phébus), Dorlin expose les conséquences quotidiennes de la violence continue, proposant le concept de « phénoménologie de la

proie». C'est la condition du sujet féminisé d'être «traqué», constamment en proie à la violence. Ironiquement, plus les femmes se défendent, plus elles sont traquées. Dorlin pose donc l'épineuse question du féminisme et de son «propre rapport à la violence» (p. 164). La phénoménologie de la proie dévoile le corps résilient face à une violence qu'on tente de normaliser par une «herméneutique du déni» (p. 165). Il s'agit d'un renversement de la compréhension de la défense, non pas des dominants, mais bien, d'un point de vue féministe, dans une réplique quotidienne, refusant l'assujettissement et la domination.

Elsa Dorlin laisse une certaine ambiguïté quant à la «philosophie de la violence»; peut-être espérons-nous, *in fine*, un autre ouvrage tellement la généalogie qu'elle fait de l'autodéfense des opprimé.e.s bouleverse plusieurs cadres de la pensée politique? Une telle philosophie des minorisé.e.s pose la question même des possibilités de résistances: celles-ci ne sont-elles pas retournées contre les minorisé.e.s lorsqu'il-elle-s réclament leur corps dans le politique? Ne nous reste-t-il que les éthiques martiales de soi?

Priscyll Anctil Avoine

Département de science politique,
Université du Québec à Montréal

anctil_avoine.priscyll@courrier.uqam.ca

From Media Hype to Twitter Storm: News Explosions and Their Impact on Issues, Crises and Public Opinion, sous la dir. de Peter Vasterman, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2018, 401 p.

Comment le processus de production des nouvelles crée-t-il des distorsions entre la réalité et sa représentation dans les médias? Quelles sont les conséquences de ce qu'on qualifie régulièrement, dans le discours public, d'exagération médiatique? Ce sont quelques-unes des questions au cœur de l'ouvrage de communication politique *From Media Hype to Twitter Storm*, paru en 2018 sous la direction du sociologue des médias Peter Vasterman. Cet ouvrage collectif est

l'occasion d'approfondir le concept de *media hype* (qu'on pourrait traduire par «battage médiatique») mis de l'avant par Vasterman lui-même il y a une quinzaine d'années. Il le définit comme un phénomène trouvant son origine à l'intérieur de la sphère médiatique, qui part d'un événement spécifique primordial donnant lieu à une couverture mur à mur renforcée par le mode de production des médias (p. 20). Le livre s'ouvre avec une préface du spécialiste des communications politiques Hans Mathias Kepplinger, qui souligne que le principal danger d'un *media hype* est l'ancrage chez le grand public d'une perception erronée de la réalité (p. 13). Dans l'introduction, Vasterman présente ce qui sera une des principales lignes de force de cet ouvrage, soit le rôle démiurgique joué par les médias, qui ne font pas que rapporter les événements, mais créent ou à tout le moins influencent le cours des choses à la suite de l'événement primordial à l'origine du *hype* (p. 20). Il se réjouit de ce que le phénomène ait généré beaucoup d'études au cours des dernières années, ce dont il fait la démonstration grâce à une éclairante revue de la littérature où sont mentionnés la plupart des collaborateurs du livre collectif. C'est d'ailleurs dans le but de réunir ces auteurs et de mettre en commun leurs différentes approches qu'il a réalisé cet ouvrage (p. 26).

Passé l'introduction, le livre se divise en quatre parties comptant chacune quatre chapitres. La première trace les contours conceptuel et méthodologique des *media hypes*. Dans le chapitre un, le sociologue Marcello Maneri mobilise le concept foucauldien de «formation discursive» (p. 39) et montre comment des *media hypes* peuvent mener à l'émergence de paniques morales (p. 44). Au chapitre suivant, Wouter van Atteveldt, Nel Ruigrok, Kasper Welbers et Carina Jacobi étudient l'évolution des «déferlantes de nouvelles» (*news waves*) à travers l'analyse du contenu d'un journal néerlandais entre 1950 et 2014. Cela leur permet d'identifier un mécanisme récurrent de renforcement de ces vagues, qui procède d'une triple logique: intra-médiatique, inter-médiatique et extra-médiatique (p. 64-65). Dans le chapitre trois, Stefan Geiß observe